



HAL
open science

La physiologie burlesque

Christophe Reffait

► **To cite this version:**

Christophe Reffait. La physiologie burlesque. Revue d'histoire littéraire de la France, 2022, Jules Verne. Une vision du XIXe siècle, 4, p. 963-975. 10.48611/isbn.978-2-406-14328-4 . hal-04705306

HAL Id: hal-04705306

<https://u-picardie.hal.science/hal-04705306v1>

Submitted on 23 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA PHYSIOLOGIE BURLESQUE

Christophe REFFAIT*

Dans le livre sur Jules Verne que publie Charles Lemire en 1908, le chapitre X, intitulé « L'œuvre de Verne », est une compilation de nécrologies dont la plus intéressante, aux côtés de celle d'André Laurie, est peut-être celle d'Anatole Le Braz. Il s'agit de l'article dans lequel le professeur de Rennes, auteur de la *Légende de la mort chez les Bretons armoricains*, reconnaît à Verne la qualité d'avoir « réalisé la *Légende de la science* », entendant par là que Jules Verne a eu « la hardiesse et le mérite de s'aventurer » dans « l'inexploré de ces vastes champs crépusculaires d'avant ou d'après la science actuelle »¹. Dans les lignes qui précèdent ce jugement, Le Braz précise à quelle science il songe, en opérant une distinction entre les savoirs embrassés par les écrivains du siècle :

Dans l'histoire de la pensée humaine, le dix-neuvième siècle, qui a, d'ailleurs, inauguré tant de voies fécondes, restera vraisemblablement comme le *siècle de la science*. L'esprit scientifique pénétra la littérature elle-même. Toutes les écoles littéraires, depuis le romantisme jusqu'au naturalisme, en passant par le réalisme, furent une sorte de course à la vérité, à plus de vérité, à une vérité toujours plus précise et, si je puis dire, plus totale. Pendant que Balzac, que Flaubert, que Zola, introduisaient la physiologie dans le roman, Lamartine traçait dans *La Chute d'un ange* d'admirables visions de l'humanité d'avant les âges, Hugo demandait à l'exégèse, à l'épigraphie, à l'étude des Sagas scandinaves et des romanceros de France, d'Espagne ou d'Italie, les inspirations épiques de *La Légende des siècles*, et Leconte de Lisle, les yeux fixés sur l'histoire des civilisations, sculptait en plein marbre ces magnifiques bas-reliefs que sont les *Poèmes barbares* et les *Poèmes antiques*².

Le Braz n'entend pas considérer Verne sur le même pied que Hugo ou Lamartine, mais il souhaite le situer dans cette « tradition » romantique, au prix d'un partage des sciences quelque peu réducteur. Si les réalistes-naturalistes sont renvoyés à la physiologie, Jules Verne apparaît comme s'étant « hardiment attaqué aux *sciences* les plus rébarbatives en apparence », dit Le Braz, « celles qui semblent, par leur essence même, les plus réfractaires à toute littérisation, comme la géographie, l'océanographie, la cosmographie », or « il en a fait jaillir toute une riche floraison de mythes... »³. Nous trouverions d'un côté Balzac avec sa « physiologie transcendante » et sa synthèse des rapports du physique et du moral⁴ ; le Flaubert au scalpel dépeint par

*Université de Picardie Jules Verne – CERCLL, Axe « Roman & Romanesque ».

¹. Charles Lemire, *Jules Verne (1828-1905) : l'homme, l'écrivain, le voyageur, le citoyen, son œuvre, sa mémoire, ses monuments...*, Paris, Berger-Levrault, 1908, p. 110.

². *Ibid.*, p. 108-109.

³. *Ibid.*, p. 110.

⁴. Voir Jean-Louis Cabanès, *Le Corps et la maladie dans les récits réalistes (1856-1893)*, Paris, Klincksieck, 1991, vol. 1, p. 99-103.

Sainte-Beuve en mai 1857⁵ ; le Zola de la *Physiologie des passions* de Charles Letourneau ou de *Thérèse Raquin* considéré comme « cas curieux de physiologie ». Nous aurions de l'autre côté les romantiques, historiens et paléographes, et Jules Verne, spécialiste des sciences de la terre et du ciel. Soit la biologie naturaliste face à la géologie ou la cosmologie verniennes ; le vivant en face du minéral et du sidéral ; d'un côté la « nuit trouble » de la chair, pour reprendre la belle expression de Zola⁶, de l'autre « le noir rideau du firmament » vers lequel filent Barbicane et ses compagnons⁷.

Or ce partage des sciences recouvre naturellement une opposition morale, non tant chez Anatole Le Braz que dans le reste du chapitre composé par Charles Lemire : nous y voyons bien que les sciences du corps sont du côté de la démoralisation, tandis que les sciences de l'exploration sont du côté de l'action. Hetzel fils souligne que « Jules Verne ne fut pas seulement un vulgarisateur de la science et de la *géographie* », comme l'avait proclamé Hetzel père, mais qu'« il eut au plus haut point le sens de la *dignité humaine* » :

Il a formé ses héros de qualités essentielles. Il a réagi par son œuvre aux influences déprimantes, il a exalté les hommes d'action. Quel merveilleux professeur d'énergie⁸ !

Charles Lemire, dont l'ouvrage se termine sur la proclamation de la trinité cousinienne du beau, du bien et du vrai et sur la promotion de Jules Verne au rang des « bienfaiteurs de l'humanité », monte des extraits de nécrologies assez convergents. Une page de Mario Turiello oppose le roman vernien au roman psychologique ou au roman naturaliste et affirme que « Jules Verne [...] n'a jamais décrit les formes de l'ennui et du découragement modernes, ni la bassesse de certaines passions irrésistibles⁹ ». Un propos d'Adolphe Brisson fait de Jules Verne « un grand romancier idéaliste¹⁰ » parce qu'il met en scène de vrais héros, moralement bons. Un distinguo s'établit dans ces pages entre d'un côté les savoirs des déterminismes physiologiques et sociologiques, rapportés à un roman réaliste-naturaliste par nature centripète et entropique ; d'un autre côté les savoirs géographique ou cosmographique allégués par un roman foncièrement idéaliste et expansionniste, propre à ravir le chantre du colonialisme qu'est Charles Lemire.

Le problème est que l'œuvre de Verne déborde les limites du partage des sciences et de la position morale qu'on voudrait lui faire tenir. Il y a aussi une physiologie vernienne, laquelle infuse la poétique du personnage et s'épanouit en particulier dans les formes du bouffon. Lemire s'abrite derrière l'autorité d'Hippolyte Taine pour placer « au plus bas degré [...] les types que préfèrent la littérature réaliste et le théâtre comique », c'est-à-dire « les personnages bornés, sots, égoïstes, faibles et communs » ; il met au-dessus les personnages de Shakespeare ou Balzac, qui sont « admirables »

⁵. « Anatomistes et physiologistes, je vous retrouve partout ! », conclut Sainte-Beuve dans cet article fameux (« Causeries du lundi. *Madame Bovary* par Gustave Flaubert », *Le Moniteur Universel*, 4 mai 1857).

⁶. Émile Zola, *La Bête humaine*, chap. 1^{er}, *Les Rougon Macquart*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1966, vol. IV, p. 1019.

⁷. Jules Verne, *Autour de la lune*, Paris, J. Hetzel et C^{ie}, « Bibliothèque d'éducation et de récréation », 1870, chap. II, p. 20.

⁸. Voir Charles Lemire, *op. cit.*, p. 72.

⁹. *Ibid.*, p. 84.

¹⁰. *Ibid.*, p. 92 (voir les *Annales politiques et littéraires*, avril 1905).

mais désespérants ; il place encore au-dessus le héros moralement parfait, dont l'exemple chez Verne serait Michel Strogoff¹¹. Mais c'est négliger que le vaudevilliste Verne fait souvent retour dans les *Voyages extraordinaires* : dans la schématisation des tempéraments nationaux, dans l'écriture de multiples scènes romanesques de surenchère, dans un goût évident pour le « mécanique plaqué sur du vivant » ; et c'est oublier que ce registre bouffon est porteur d'une interrogation physiologique, comme *Une fantaisie du Docteur Ox* le manifeste avec éclat. « La vertu, le courage, le talent, l'esprit, l'imagination, toutes ces qualités ou ces facultés ne seraient-elles dont qu'une question d'oxygène ? », demande l'avant-dernier paragraphe de la nouvelle¹², conclusion bien connue que sa tournure interrogative et les correctifs qu'elle a suscités de la part de Hetzel devraient pourtant nous dissuader de considérer comme pure boutade, dans la mesure où cette nouvelle expérimentale joue sur la corde raide du matérialisme.

Autorités

Une fantaisie du Docteur Ox sonne comme un titre à la fois thématique et rhématique : la fantaisie est ici sujet et genre. Le mot désigne évidemment la velléité du personnage éponyme, « physiologiste de premier ordre et [...] audacieux expérimentateur » (dit le titre du chapitre IV, p. 27), d'essayer « quelque grande expérience physiologique, en opérant *in anima vili* » (p. 28). Les « âmes viles », selon l'expression consacrée, sont les habitants de la petite ville de Quiquendone, représentants d'une pauvre Belgique conforme au stéréotype, aberrations comprises¹³. Ces Flamands « tiennent, pour la vivacité des passions, le milieu entre les éponges et les excroissances coralligènes » (IV, 31) et l'objectif d'Ox est de les modifier moralement en déversant dans les établissements publics, puis dans les maisons particulières et les rues, une quantité excessive d'oxygène sous prétexte d'installation d'un système d'éclairage au gaz oxy-hydrique¹⁴. L'expérience n'a d'autre motivation que l'*hybris* de l'expérimentateur, lequel entend opérer sur cet échantillon particulièrement probant avant de déployer son projet transhumaniste d'excitation universelle (« nous réformerons le monde¹⁵ ! »). Cette ambition prométhéenne dépassant quelque peu l'idée de caprice et de « fantaisie », l'acception rhématique du mot se laisse d'autant mieux percevoir dans le titre : la « fantaisie » désigne, aussi bien, la résurgence dans le savant d'un fond romantique qui laisse pressentir l'Edison de Villiers sous les traits d'Ox, ainsi que la velléité de Jules Verne d'écrire au début des années 1870 un petit récit scientifique moins inspiré d'Hoffmann (cité dans le portrait initial d'Ox¹⁶) que d'Hoffmann réinterprété par Offenbach, comme le remarque Raymond Pourvoyeur, lequel montre que cette *Fantaisie du docteur Ox*, lue devant les Amiénois en janvier 1872 puis donnée au *Musée des familles* en mars-mai 1872 avant

¹¹. *Ibid.*, p. 95.

¹². *Une fantaisie du docteur Ox* [texte du recueil de 1874], Paris, Gallimard, « Folio », 2011, chap. XVII, p. 105. Nous renverrons désormais à cette édition par le numéro de chapitre et le numéro de page.

¹³. Voir Arnaud Huftier, « Jules Verne en Flandres : le déni de l'absolu », dans Jean-Pierre Picot et Christian Robin (dir.), *Jules Verne cent après*, Rennes, Terre de brume, 2005, p. 307-327.

¹⁴. Sur cette technique, voir Louis Figuier, *Les Merveilles de la science*, Paris, Jouvett et C^{ie} éditeurs, 1870, p. 230.

¹⁵. IV, 33.

¹⁶. IV, 27.

le recueil en volume en 1874, est d'emblée pensée comme du Offenbach et appelle l'adaptation en opéra-bouffe¹⁷. La proximité est telle en ces années entre Jules Verne, auteur d'*Autour de la lune* (1870) et d'*Une fantaisie du docteur Ox*, et Offenbach, auteur de l'opérette-féerie *Le Voyage dans la lune* (1875) et de l'opéra-bouffe *Le Docteur Ox* (1877), que la fragile digue mise en place rétrospectivement par Charles Lemire entre les genres, les registres ou les savoirs ne tient guère. Car physiologie et comique vont de pair. Ce n'est pas simplement le gaz qui envahit Quiquendone pour galvaniser les flegmatiques, c'est le protocole scientifique qui gagne la fiction à des fins bouffonnes.

Le mot « physiologie » est employé plusieurs fois dans *Une fantaisie du docteur Ox*. Il y a aussi de la « physiologie » dans les notes documentaires de Jules Verne, qui déclarait en 1894 à Marie Belloc prendre « plaisir à lire et à entendre parler d'une nouvelle découverte ou expérience dans les sphères scientifique, astronomique, météorologique ou physiologique¹⁸ ». Mais de quelle physiologie parle-t-on exactement ? La physiologie de la fiction vernienne est-elle la même que celle qu'Anatole Le Braz met dans l'escarcelle des réalistes-naturalistes ? Et si distinguo il y a, est-il seulement entre riant traité des excitants et analyse pessimiste du détraquement ? Au début du chapitre IV, le docteur Ox est présenté comme l'un de ces « excentriques » auxquels François Raymond a consacré un article¹⁹ et il est nommé parmi ses pairs :

Un original à coup sûr, mais en même temps un savant audacieux, un physiologiste dont les travaux sont connus et appréciés de toute l'Europe savante, un rival heureux des Davy, des Dalton, des Bostock, des Menzies, des Godwin, des Vierordt, de tous ces grands esprits qui ont mis la physiologie au premier rang des sciences modernes²⁰.

Cette énumération est bien sûr allusive et elle sent la lecture de *digest*, l'argument d'autorité désinvolte, mais elle ne laisse pas d'intriguer. Le Davy dont il est question est bien Humphry Davy (1778-1829), l'inventeur de la lampe contre le grisou célèbre dans *Les Indes noires*. Nous comprenons que ce grand savant, célèbre par Cuvier en 1830, ouvre l'énumération, dans la mesure où il a entre autres travaillé sur les oxydes d'azote et a découvert en particulier en 1799 que l'oxyde d'azote gazeux (le gaz hilarant) est respirable lorsqu'il est pur. Il est vrai que Humphry Davy a publié en 1800 des *Expériences de chimie et de physiologie*, mais la notice du *Grand dictionnaire universel* de Pierre Larousse le donne avant tout comme « chimiste ». C'est son frère Jean, beaucoup moins connu, auquel Verne ne songe probablement pas ici et qui a notamment publié en 1838 des *Recherches de physiologie et d'anatomie*, que le Larousse désigne comme un « physiologue ». Le Dalton dont il est question ensuite est

¹⁷. Voir Raymond Pourvoyeur, « Verne et Offenbach », *Bulletin de la Société Jules Verne*, n° 20, 1971, p. 87. Mais il nous faut aussi citer le riche article de Philippe Burgaud sur le versant anglo-américain de ce burlesque : Philippe Burgaud, « Un "Oxygen" en Grande Bretagne et aux USA, sans Offenbach ! », *Verniana*, vol. 11, 2019 [en ligne] <http://www.verniana.org/volumes/11/A4/Oxygen.pdf> (consulté le 4 septembre 2020).

¹⁸. Marie A. Belloc, « Jules Verne chez lui » [1895], dans Daniel Compère et Jean-Michel Margot (dir.), *Entretiens avec Jules Verne*, Genève, Slatkine, 1998, p. 102.

¹⁹. François Raymond, « Excentricité et scientificité dans l'œuvre de Jules Verne », *Revue des Lettres modernes*, Série Jules Verne n° 6, Minard, 1992, p. 177.

²⁰. IV, 27.

John Dalton (1766-1844), découvreur du daltonisme, dont il souffrait, et qui a droit de cité dans ce récit parce qu'il est aussi connu pour ses travaux sur la liquéfaction et la dilatation des gaz et pour ses expériences sur la composition de l'air. Cependant, Dalton n'a rien à voir avec la physiologie et est désigné par le *Dictionnaire* de Pierre Larousse et dans les communes encyclopédies comme « physicien et chimiste anglais ». Plus avant, le Godwin que cite le récit semble ne pouvoir être que William Godwin (1756-1836), père de Mary Shelley, donc « célèbre économiste et romancier anglais », pour reprendre les termes du *Dictionnaire* de Larousse, mais fort éloigné de la physiologie, sauf à se souvenir que ses travaux de théorie politique ou sa proximité avec l'utilitarisme ont pu l'amener à opérer une hiérarchie des besoins (des besoins physiologiques au plaisir de l'altruisme, en passant par les plaisirs des sens et les plaisirs de l'art) qui peut avoir de menus points communs avec le propos de Charles Letourneau. Quant aux Bostock, Menzies, et Vierordt de l'énumération vernienne, ils sont plus énigmatiques. Ils sont inconnus du *Grand dictionnaire universel*. On trouve aujourd'hui une brève notice en ligne sur John Bostock (1773-1846), qui a bel et bien écrit en 1824 un *System of physiology* et est donné comme « l'un des premiers pathologistes chimiques » parce qu'il a étudié la concentration de l'urée et de l'albumine dans l'urine et dans le sang. Mais il faut se tourner vers la version anglaise de Wikipédia – et cela seul dit peut-être quelque chose du tropisme anglo-saxon de la documentation vernienne – pour trouver quelques mots sur Archibald Menzies (1754-1842), qui était en fait un botaniste et naturaliste, et sur Karl von Vierordt (1818-1884), en effet désigné comme « *physiologist* », car il a travaillé à partir de 1853 sur le sang, le comptage des globules rouges ou la mesure de la pression sanguine.

Les noms qui composent cette énumération désignent donc non seulement des savants étrangers, mais aussi des travaux scientifiques vieux d'un demi-siècle, Vierordt mis à part. L'article « Physiologie » du *Dictionnaire* de Pierre Larousse, qui est pratiquement contemporain de l'écriture d'*Une fantaisie du docteur Ox*²¹, ne donne pas un seul de ces noms. Les grands noms de la physiologie, si nous passons sur Auguste Comte ou sur Henri-Marie Ducrotay de Blainville, cités en tant qu'épistémologues de la physiologie, y sont : Harvey (travaux sur la circulation sanguine), Haller (sensibilité nerveuse et contraction musculaire), Bichat (distinction entre la vie animale et la vie organique), Charles Bell (distinction entre les nerfs dits moteurs et les nerfs dits scientifiques), Raspail ou Mirbel (théorie de la cellule), enfin Claude Bernard (pour ses travaux sur la nutrition). Et nous gardons pour la fin celui dont l'absence est inexplicable dans le paragraphe de Verne mais qui est présent en filigrane de l'allusion à Humphry Davy, entendons Lavoisier, pour ses travaux sur la respiration en même temps que sur la composition chimique de l'air.

Ainsi donc, l'énumération des illustres rivaux du docteur Ox qui ouvre le chapitre IV de la nouvelle de Verne a peu à voir avec la physiologie. Une fois éliminés Godwin et Menzies qui n'ont rien à faire ici, il reste deux chimistes qui ont travaillé

²¹. L'article (*Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, tome 12, p. 915-920) mentionne les *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée* de Milne Edwards (1857-1870) et le dernier ouvrage important cité est la *Physiologie des passions* de Letourneau en 1868 ; il faut regarder dans le deuxième supplément du *Dictionnaire*, tome 17 (p. 1707-1708) pour avoir une bibliographie des œuvres de Claude Bernard, avec en particulier *De la physiologie générale* en 1872, les *Leçons sur les anesthésiques* en 1875 ou encore *Leçons de physiologie opératoire* en 1879. Nous situons donc la date d'écriture de cet article au tout début des années 1870.

sur les gaz (Davy et Dalton) et deux physiologistes (Bostock et Vierordt) qui n'ont pas les honneurs du *Dictionnaire* de Larousse, y compris dans l'article « physiologie ». La physiologie de Verne, en vérité, est une chimie.

Deux physiologies littéraires ?

C'est d'ici que devrait repartir la réflexion sur l'axiologie du burlesque : le texte de Verne est ambivalent parce qu'il décrit un protocole qui évoque l'actualité de la médecine expérimentale, tout en désamorçant cette référence. La désignation d'Ox comme « docteur » fait d'ailleurs elle-même problème et semble peu motivée. Nous avons dit que les autorités scientifiques citées dans le portrait d'Ox sont ignorées de l'article « Physiologie » du *Grand dictionnaire universel*. C'est qu'elles ne tiennent guère de place dans le débat ouvert depuis la fin du XVIII^e siècle en physiologie et en médecine. Lorsque Jean-Louis Cabanès retrace la querelle séculaire entre psychologie et physiologie et son expression dans la littérature²², il dessine d'une part une ligne qui irait du sensualisme de Cabanis à la médecine expérimentale de Magendie puis Claude Bernard, en passant par le psycho-physiologisme de Broussais, en somme une ligne selon laquelle rien ne saurait échapper à la physiologie ; d'autre part une ligne qui s'illustrerait dans le vitalisme de Bichat, resterait vivace sous le second Empire et aurait les faveurs de l'Église, selon laquelle le principe vital demeurerait inaccessible à l'investigation physiologique, conception compatible avec le spiritualisme et hostile à la médecine expérimentale. Dans ce débat scientifique, que nous résumons trop grossièrement, se jouent la pertinence de la physique et de la chimie, ainsi que les positions respectives de la médecine hospitalière et de la médecine de laboratoire. Selon le vitalisme de Bichat, « les propriétés vitales échapperaient aux sciences physiques et à la chimie », explique Jean-Louis Cabanès, alors que la médecine de Claude Bernard entend naturellement avoir accès par l'expérience, l'anatomie, l'histologie, au « mécanisme des altérations morbides » qu'évoquait Magendie²³. Dans *l'Introduction à la médecine expérimentale*, Claude Bernard vitupère les vitalistes qui « taxent de matérialisme tous ceux qui font des efforts pour ramener les phénomènes vitaux à des conditions physico-chimiques déterminées²⁴ ». Jean-Louis Cabanès récapitule ainsi les grands noms du parti anti-vitaliste aux alentours de 1870 :

Le culte des faits positivement établis, l'exaltation de la méthode expérimentale, l'hypothèse que l'organisme vivant est régi par des déterminismes énonçables sous forme de lois, représentent quelques-uns des signes de reconnaissance grâce auxquels des médecins tels que Claude Bernard, Charles Robin, Axenfeld, Vulpian, Brown-Séguard, Charcot, se retrouvaient en territoire idéologique commun²⁵.

Que la liste des pairs du docteur Ox ne présente aucun élément commun avec ce florilège de la physiologie contemporaine ne signifie pas forcément qu'il est oiseux de

²². Elle se fait encore sentir en 1891 dans *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, remarque-t-il. Jean-Louis Cabanès, *op. cit.*, vol 1, p. 43.

²³. *Ibid.*, p. 37-38.

²⁴. *Ibid.*, p. 159

²⁵. *Ibid.*, p. 160.

chercher dans la fiction des échos aux débats scientifiques (Verne est d'ailleurs susceptible de citer Charcot ou Brown-Séquard ailleurs²⁶). Cela pourrait aussi signifier un pas de côté – vers le premier XIX^e siècle, vers l'étranger – qui permettrait que cette *Fantaisie* ne verse pas dans la charge contre la médecine expérimentale contemporaine.

Car *Une fantaisie du docteur Ox* n'est pas une plaisanterie inactuelle : en présentant Ox comme un « savant audacieux » ou bien la physiologie comme « au premier rang des sciences modernes »²⁷, le texte consonne avec la notice triomphaliste du *Dictionnaire* de Larousse citant Claude Bernard, pour lequel « la physiologie expérimentale est la science qui marche à la conquête de la nature vivante » et qui proclame que « cette direction conquérante est le caractère propre des sciences expérimentales modernes ». Nous remarquons aussi que l'article « Physiologie » du deuxième supplément du *Grand dictionnaire universel* fait bien le lien entre les « découvertes [...] importantes de la chimie biologique et de l'histologie » et les progrès récents de la physiologie, donc le pont entre chimie et physiologie que fait Verne à l'exemple de Lavoisier.

En revanche, l'expérience présentée aux petits abonnés du *Musée des familles* et soumise à la lecture de Hetzel demeure fort en retrait sur les expérimentations qu'un Claude Bernard appelle de ses vœux. La notice du *Dictionnaire* de Pierre Larousse rappelle avec Blainville les « trois modes d'expérimentation physiologique » : le mode hygiénique, le mode thérapeutique, et le mode vivisectique. Le mode hygiénique est celui où « l'on se borne à changer, soit d'une manière continue, soit d'une manière intermittente, quelque une des influences ordinaires de l'air, de l'eau, de la chaleur, de l'électricité, de la lumière et de l'obscurité, ainsi que de l'alimentation sur l'animal en santé ou en état de maladie²⁸ ». Tel est bien l'argument d'*Une fantaisie du docteur Ox*. Le mode vivisectique est celui que défend Claude Bernard, contre les anciennes opinions de Cuvier selon lesquelles l'inconvénient de la vivisection est qu'elle introduit un si grand trouble dans l'organisme qu'elle opacifie les phénomènes à l'étude : elle altérerait la « force vitale » qui préside aux « forces physico-chimiques ». La notice du *Dictionnaire* se conclut sur les positions de Claude Bernard : compléter le mode hygiénique et le mode thérapeutique par le mode vivisectique paraît le seul moyen de relier les phénomènes au « déterminisme nécessaire qui les enchaîne à des conditions d'ordre purement physico-chimique ». « On n'a pu découvrir les lois de la matière brute qu'en pénétrant dans les corps », constate-t-il, et de même « on ne pourra arriver à connaître les lois et les propriétés de la matière vivante qu'en disloquant les organismes vivants pour s'introduire dans le milieu intérieur »²⁹. Il faudra donc, conclut la notice, « disséquer sur le vif ».

Récapitulée dans l'*Introduction à la médecine expérimentale*, la réfutation des vitalistes par cette physiologie hardie est assez fidèlement résumée dans la deuxième section du chapitre premier du *Roman expérimental* de Zola. Elle nourrit évidemment une physiologie littéraire réaliste-naturaliste qui n'est pas seulement thème mais aussi méthode. Sainte-Beuve parle de « dissection » dans son résumé de *Madame Bovary* en

²⁶. Ainsi dans le premier chapitre de la quatrième partie de *Mathias Sandorf*, à propos de l'hypnose comme « branche de la physiologie ».

²⁷. IV, 27.

²⁸. P. Larousse, *Grand dictionnaire universel*, article « Physiologie », éd. citée, p. 916.

²⁹. *Ibid.*, p. 917.

mai 1857. Zola écrit dans la préface de *Thérèse Raquin* : « J'ai simplement fait sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur des cadavres³⁰ ». Et l'on décèle plus généralement dans son métalangage une éthique de la profondeur, selon qu'il déclare vouloir « trouver » l'avenir par « l'enquête universelle »³¹ ou qu'il s'adonne à une forme d'ostentation déontologique, livrant « le spectacle de pièces d'anatomies nues et vivantes »³² et confessant s'oublier parfois dans les chairs « comme un médecin s'oublie dans un amphithéâtre »³³. À cette physiologie littéraire vivisectique s'opposerait la physiologie « hygiénique » adoptée par Verne, seul mode tolérable étant donné ses convictions propres, son segment éditorial et ses fins comiques. C'est une herméneutique du symptôme : on prend le pouls des habitants de Quiquendone – cinquante pulsations par minute, constate Ox. On observe les manifestations extérieures et cutanées de leur flegme (le bourgmestre van Tricasse présente au repos un « front uni comme une plaque de cuivre jaune et sans une ride³⁴ »), et le lecteur adoptant « l'œil malin » du docteur Ox est bientôt invité à interpréter les signes de « surexcitation extraordinaire » : gradation du teint du « rose » au « rouge » ou élévation du « diapason » de la voix³⁵. C'est une physiologie du souffle, pas du sang, pas des nerfs, pas de la chair ; elle ne passera pas la barrière de la peau ; ce n'est qu'après quelques semaines d'expérience qu'on peut dire des Quiquendonniens : « il leur poussait des nerfs³⁶ »...

Or le texte de Verne, tout en ayant soin de déployer son expérience sur un mode « hygiénique », fait signe vers la médecine expérimentale, comme si la bouffonnerie pouvait se lester d'un contenu satirique dès lors que celui-ci est désamorcé. Lorsque le docteur Ox est crédité du projet d'« essayer quelque grande expérience physiologique, en opérant *in anima vili*³⁷ » ou lorsqu'il est présenté comme un thuriféraire de la méthode vivisectique (alors qu'aucune donnée scénarique ne le justifie), le roman parodie le discours de Claude Bernard. Daniel Compère fait la même remarque à propos des conseils donnés à John Last dans *La Journée d'un journaliste américain en 2890* : « Il faut disséquer³⁸ ! » Dans *Une fantaisie du docteur Ox*, la conversation initiale entre Ox et son préparateur Ygène, reproduit en fait la réfutation des vitalistes par la médecine expérimentale :

— D'ailleurs, ajouta le préparateur en souriant d'un air malin, n'est-il pas à craindre qu'en produisant une telle excitation dans leur appareil respiratoire, nous ne désorganisions un peu leurs poumons, à ces honnêtes habitants de Quiquendone ?

— Tant pis pour eux, répondit le docteur Ox. C'est dans l'intérêt de la science ! Que diriez-vous si les chiens ou les grenouilles se refusaient aux expériences de vivisection ?

³⁰. Jacques Noiray (éd.), *Préfaces des romans français du XIX^e siècle*, Paris, LGF, « Classiques de poche », 2007, p. 346.

³¹. *Ibid.* p. 349.

³². *Ibid.*, p. 349.

³³. *Ibid.*, p. 347.

³⁴. II, 15.

³⁵. V, 41-42.

³⁶. VIII, 62.

³⁷. IV, 28

³⁸. Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, Genève, Droz, 1991, p. 101.

[Le narrateur :] Il est probable que si l'on consultait les grenouilles et les chiens, ces animaux feraient quelques objections aux pratiques des vivisecteurs ; mais le docteur Ox croyait avoir trouvé là un argument irréfutable, car il poussa un vaste soupir de satisfaction³⁹.

Ainsi, une expérience « hygiénique » suscite une objection vitaliste puis une réfutation qui rapproche l'audacieux Ox des thuriféraires de la vivisection. Jules Verne joue avec les premières proclamations de Claude Bernard pour déployer, dans le cadre indolore et réversible d'une expérience respiratoire, une réécriture bouffonne des protocoles de la médecine expérimentale. D'ailleurs les objectifs du docteur Ox, qui se promet de « réform[er] le monde⁴⁰ », reflètent autant l'*hybris* de la physiologie contemporaine qui a les honneurs du *Dictionnaire* de Pierre Larousse, qu'elle annonce la revendication par Zola de l'« utilité pratique » du naturalisme, qui ambitionne d'« arriver au meilleur état social »⁴¹. Simplement, pour que cette *Fantaisie* demeure aussi riante que du Offenbach, il faut que la parodie soit anonyme, que les autorités scientifiques citées soient décalées et que tout revienne *in fine* dans l'ordre.

Axiologie du livret bouffe

C'est finalement dans une forme d'équilibre et de neutralisation que réside le rire, rire d'autant plus plein qu'il se déploie dans une forme d'innocuité. Comme l'a bien remarqué Raymond Pourvoyeur, il en va simplement de l'oxygène chez Verne comme du champagne dans *La Vie parisienne* d'Offenbach⁴². « Pourquoi donc, ce soir-là, les sirops semblèrent-ils se transformer en vins capiteux, en champagne pétillant, en punchs incendiaires ? », demande le narrateur à propos de la fête chez le banquier Collaert⁴³. Réécrire l'enivrement sous les formes d'un protocole expérimental, c'est finalement adopter une esthétique de la « singularisation », pour reprendre le terme de Chklovski commentant Tolstoï⁴⁴ : c'est dé-familiariser le thème alcoolique pour mettre en scène l'éclipse de la raison et le vin batailleur comme les résultats concertés d'une joyeuse expérience, sur fond de déchaînement musical. Mais c'est utiliser la périphrase de l'expérience sans l'ombrer des caractères inquiétants de la science romantique⁴⁵ : Ox est trop mince personnage pour évoquer Tribulat Bonhomet ni *a fortiori* Edison, et ce Claude Bernard au petit pied, quoique explicitement relié à l'excentricité romantique, ne touche pas au satanique, nonobstant le champ lexical de la « surexcitation infernale⁴⁶ ».

Plutôt que de plaquer du mécanique sur du vivant, la *Fantaisie du docteur Ox* rabat donc le vivant sur le chimique : le comportement de l'individu se modifie indépendamment de sa volonté, sans qu'il en perde tout à fait conscience (on observera

³⁹. IV, 31-32.

⁴⁰. IV, 33.

⁴¹. Émile Zola, *Le Roman expérimental* [1880], éd. François-Marie Mourad, Paris, Flammarion, « GF », 2006, p. 66.

⁴². Raymond Pourvoyeur, « Verne et Offenbach » (suite), *Bulletin de la Société Jules Verne*, n°21, 1971, p. 115-116.

⁴³. VIII, p. 66.

⁴⁴. Viktor V. Chklovski, « L'art comme procédé » [1917], dans Tzvetan Todorov (éd.), *Théorie de la littérature. Textes des formalistes russes* [1965], Paris, Seuil, « Points Essais », 2001, p. 82-89.

⁴⁵. Jacques Noiray, « Figures du savant », *Romantisme*, n° 100, 1998, p. 148 *et sq.*

⁴⁶. VII, 59.

les flottements du texte sur la mémoire que le bourgmestre van Tricasse ou le commissaire Passauf conservent de leurs débordements), et la charge comique de la bourgeoisie allumée l'emporte sur tout aspect inquiétant. Plus que chez Jarry⁴⁷, c'est peut-être chez Alphonse Allais que nous retrouvons cette *reductio ad chemicum*, développée dans un esprit suffisamment potachique pour que nous ne basculions pas du « rire clair de la comédie » vers le « rire sinistre de la raillerie », comme cela se passe selon Jacques Noiray chez le Villiers des « contes à appareil »⁴⁸. Nous pensons au poème d'Allais « Un peu de chimie », sur la composition de l'air⁴⁹, ou bien dans *Deux et deux font cinq* à l'anecdote scabreuse de la duègne buveuse de champagne qu'on effraie en mettant de l'acide tartrique et du bicarbonate de soude dans son vase de nuit⁵⁰. Ajoutons que dans *Une fantaisie du docteur Ox*, le rire repose sur la gradation et l'anticipation. Pour le lecteur, le cadre de l'expérience est explicitement posé, avec un jeu de champ / contre-champ, parfois très coupé (voir les brefs chapitres IX et XII) sur les Quiquendoniens et sur Ox/Ygène, moyennant quoi le savoir du lecteur est supérieur à celui des cobayes, au contraire du dispositif adopté dans le chapitre source d'*Autour de la lune*, où le lecteur n'obtient qu'*a posteriori* la réponse à l'énigme de l'excitation d'Ardan et ses compagnons : « D'où venait cette animation qui grandissait visiblement⁵¹ ? » La dramaturgie d'*Une fantaisie du docteur Ox* est en somme celle du rhéostat. À cet égard, l'ascension puis la descente de la tour du beffroi par le bourgmestre et son conseiller (chapitre XIII) fonctionne comme une mise en abyme de cette esthétique du variateur, comique parce que réversible.

Que l'idée d'*Une fantaisie du docteur Ox* s'origine dans le chapitre VIII d'*Autour de la lune*, cependant ce n'est pas sans poser un problème axiologique. Jérôme Solal écrit très justement que la bévue d'Ardan, ouvrant tout grand le robinet d'oxygène, fournit un épisode qui « parvient à mêler jusqu'à les confondre le raisonnable et le dionysiaque, la prospective et le délire » et que cela représente « plus qu'une "péripétie" s'appuyant sur un alibi chimique », parce que cela révèle la « teneur » même du voyage extraordinaire : « Le voyage en son sel est ivresse, danse, délire et fumisterie »⁵². Nous le savons, c'est à la formule même de l'héroïsme et de la conquête verniens que s'assimile le motif de la suroxygénation dans les *Voyages*. Oxygène pour les capitaines, whiskey pour l'équipage...⁵³ Lorsqu'Ardan rêve de « cabinets d'oxygène » pour les individus « dont l'organisme est affaibli », de « théâtres » ou d'« administrations » re-passionnés grâce à ce « fluide héroïque », ou encore de nations entières plongées dans un air saturé d'oxygène pour redevenir « grande[s] » et « forte[s] »⁵⁴, Verne pose le canevas de sa *Fantaisie* de 1872. Celle-ci tend bel et bien

⁴⁷. Voir la « machine-à-inspirer-l'amour », dans *Le Surmâle*.

⁴⁸. Ainsi « L'Appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir », dans les *Contes cruels*. Voir Jacques Noiray, art. cité, p. 150-151.

⁴⁹. Alphonse Allais, « Un peu de chimie », dans Daniel Grojnowski (dir.), *L'Esprit fumiste et les rires fin de siècle : anthologie*, Paris, J. Corti, 1990, p. 118.

⁵⁰. Alphonse Allais, *Deux et deux font cinq* [1895], dans *Tout Allais*, éd. François Caradec, Paris, La Table ronde, 1964, vol. 2, p. 26.

⁵¹. Jules Verne, *Autour de la lune*, op. cit., chap. VII, p. 62.

⁵². Jérôme Solal, « Verne fumiste », dans Christophe Reffait et Alain Schaffner (dir.), *Jules Verne ou les inventions romanesques*, Amiens, Encrege, 2007, p. 333.

⁵³. Jean Perrot, « La poétique des éléments dans l'œuvre de Jules Verne », dans Jean Bessière (dir.), *Modernités de Jules Verne*, Paris, PUF, 1988, p. 38.

⁵⁴. Jules Verne, *Autour de la lune*, op. cit., chap. VIII, p. 67.

à montrer que l'Éros, les passions politiques, le génie artistique même sont fonction d'une forme de coefficient chimique. Les mésaventures des bourgeois de Quiquendone sont une version mineure et comique de la révélation épique à laquelle touchent parfois les héros verniens, lorsque « leurs fonctions passionnelles, digestives, respiratoires s'accompliss[ent] avec une énergie surhumaine⁵⁵ ». Le motif de la suroxygénation⁵⁶ et de la surcombustion héroïque est suffisamment frappant dans l'œuvre – Michel Butor citait en bonne place ces pages d'*Hatteras* dans son article fondateur⁵⁷ – pour ne pas lester la *Fantaisie* de 1872 d'une obsession plus profonde. L'innocuité de ce rire d'opérette est sauve, au regard d'un contexte scientifique que Jules Verne évite de désigner directement. En revanche, ce rire n'est que la partie émergée d'un thème constitué par une dense intertextualité interne. Entre la surcombustion d'*Hatteras* et l'asphyxie menaçant Nemo se déploie chez Verne une énergétique post-balzacienne qui fait figure de donnée anthropologique : la volonté, l'énergie, les passions sont une quantité finie, mobilisable selon le tempo malthusien de Quiquendone ou selon une accélération héroïque déterminée par le milieu physique.

C'est ici que s'impose la conclusion que la physiologie comique de Jules Verne, malgré les atténuations et diversions que nous avons recensées, est peut-être plus radicale et plus pessimiste que la physiologie réaliste-naturaliste. D'abord, ce rire permet une forme d'épiphanie anthropologique, la révélation du caractère fondamentalement conflictuel de la nature humaine : au fond de la civilité bourgeoise est tapie la recherche farouche du *casus belli*, qui fait ressembler ces bons Flamands au Maston du début de *De la terre à la lune*. Mais ce n'est pas l'essentiel. À la question finale que pose le récit – « la vertu, le courage, le talent, l'esprit, l'imagination, toutes ces qualités ou ces facultés, ne seraient-elles donc qu'une question d'oxygène⁵⁸ ? » – la réponse est évidemment oui, quelles que soient les dénégations du narrateur ou l'autocensure de l'auteur⁵⁹.

Comme celle d'un Zola, cette physiologie s'ingénie à creuser les fondements physiques des passions. Mais contrairement à celle du naturalisme, et plus proche en cela des ambitions de la médecine expérimentale, cette physiologie s'alimente à un atomisme de chimiste. C'est la recherche même du dispositif comique qui justifie cet atomisme. Il semble ainsi que le vieux fluidisme auquel s'alimente un roman comme *Thérèse Raquin*, ou bien la théorie même de l'imprégnation qui court dans les notes de Zola sur le traité de l'hérédité de Prosper Lucas, manifestent combien le physique zolien relève encore, en comparaison, de la morale et du social. L'air vicié, chez Zola, est socialité : ce sont Gervaise au milieu de son tas de linge sale, les mineurs dans leur

⁵⁵. Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, chap. XXI, Paris, J. Hetzel et Cie, « Bibliothèque d'éducation et de récréation », 1867, p. 413.

⁵⁶. Qui peut être dangereuse, comme le mentionne plusieurs fois le texte vernien et comme l'atteste Jean-Claude Bollinger, chimiste, dans un article à paraître : « Quand le docteur Ox fait de la biologie cellulaire », *Bulletin de la société Jules Verne*, novembre 2021.

⁵⁷. Michel Butor, « Le point suprême et l'âge d'or » [1949], dans *Essais sur les modernes*, Paris, Gallimard, « Tel », 1992, p. 64.

⁵⁸. XVII, 105.

⁵⁹. « Telle est la théorie du docteur Ox, mais on a le droit de ne point l'admettre, et pour notre compte nous la repoussons à tous les points de vue... » (*Ibid.*).

grisou... Et l'émancipation de l'individu viendra en ouvrant la fenêtre. Chez Verne, plus sûrement que chez le romancier naturaliste, le milieu physique agit et la chimie change l'homme, qu'il s'agisse de l'oxygène d'Ox, des alcools consommés par les pêcheurs du *Beau Danube jaune* ou de l'ellébore que Marcel fait fumer à ses geôliers dans *Les Cinq cents millions de la Béguine*. C'est ainsi que le matérialisme de Verne⁶⁰ peut nous sembler plus radical, dans son déconcertant déterminisme, démentant au passage le distinguo des savoirs qu'esquissait Charles Lemire, autant que sa hiérarchie morale du personnel romanesque. Verne serait plus proche de la phrase de Taine sur le sucre et le vitriol, ou du moins de la caricature qu'on en a donnée. Et l'allure bouffonne de cette *Fantaisie du docteur Ox* ne couvrirait pas seulement une aimable dérision de la bourgeoisie dans le goût d'Offenbach, mais un scepticisme radical qui confine à l'anti-humanisme, dans une débâcle du Moi que le naturalisme a souvent voulu dire sans nécessairement atteindre l'efficacité du rire.

⁶⁰. Voir François Raymond, art. cité, p. 193.